

*Chantal Belfort
Psychanalyste*



La feuille du Discours - n° 9 - Septembre 2013

Réflexions

Le réel, une vérité qui échappe



Il telescopio, René Magritte

Magritte fait sans cesse référence au réel. Pour lui, le tableau est une réalité en soi, une « chose ». Ce qu'il représente en est une autre. Pour lui, une distinction est faite entre image et réalité, d'une certaine manière, si du moins le peintre peint précisément le réel.

Il en est de ces questions qui semblent nous laisser en suspens, puisque posées depuis l'antiquité et dont les réponses apportées par chacun ne peuvent forcément qu'ouvrir à de nouveaux questionnements jusqu'à percer le voile vers des voies nouvelles d'autres réflexions. Chacun, de Platon à nos jours, y donne ses interprétations selon l'angle par lequel il choisit d'entrer. Qu'est-ce que le réel ? Qu'est-ce qui nous permet d'appréhender le réel et qui nous garantit qu'il s'agit bien du réel ? Devons-nous assimiler le réel à l'ensemble des choses actuellement existantes ou ayant existé ou à venir, ou plutôt à une vérité vers laquelle nous tendrions et alors laquelle ? Qu'est-ce qui nous garantit qu'il existe bien une vérité, du réel ou sur le réel, vers laquelle nous tendrions ? Y a-t-il des connaissances indubitables sur le monde qui nous entoure ? Et bien d'autres encore...

Autant de questions qui nous indiquent que forcément, cheminant avec l'affirmation que le réel se différencie de l'apparence (Platon (1)), le réel semble bien vouloir n'être que du champ insatisfaisant de ce qui échappe, à se laisser difficilement cerner, définir, délimiter, et comme le temps, ou le signifiant, à ne pas se laisser attraper. Nous pourrions ainsi en venir à penser à l'inconscient, le représentant de ce qui échappe en psychanalyse. D'ailleurs, le réel relève-t-il du conscient ou de l'inconscient ? À moins qu'il ne faille pas s'arrêter à en dire uniquement sur ces deux seuls critères, il en est tout du moins de dire que le réel se rapporte à l'être et au temps, et forcément, dans ce que ce dernier ne s'attribue pas du présent qui ne s'existe que dans la représentation, à ne point pouvoir non plus le saisir en dehors du temps de sa nomination.

Ainsi donc, le réel ne semble que pouvoir échapper malgré toutes les descriptions avancées depuis Platon ? La seule réalité «vraie» de son existence serait celle de sa nomination. Et il ne serait possible de s'en approcher qu'avec la spécificité propre aux différents champs et selon des critères spécifiques, dont celui de la vérité, du temps, tout autant que de la perception, de la conscience. Par ailleurs, le fait de nous demander si quelque chose est du réel, ne nous éloigne-t-il pas justement du réel ?

La perception par nos sens ne peut être un critère du réel, seulement un critère de tromperie tout autant que l'instinct qui inclut aussi l'erreur, faute du savoir faisant lien au réel. Nous ne pouvons donc nier que la raison dispose d'un savoir (Descartes (2)) et qu'ainsi elle deviendrait pour l'homme un critère beaucoup plus sûr que la perception immédiate, source d'erreur. La raison nous fait reconnaître qu'il y a un décalage entre le réel et ce qui nous apparaît comme réel. Elle nous ferait donc différencier le réel en soi qui serait «immuable» et valable pour tous à tout moment et le réel pour-soi, fait d'une réalité immédiate donnée à nous à travers nos sens, nos représentations et nos émotions. La raison serait de l'ordre d'une faculté qu'a l'esprit humain d'organiser ses relations avec le réel, ce réel que, dans une vue purement immanente, la conscience saisirait. La conscience de soi serait l'instance qui connaît, avec une appréciation sur ses propres actes de connaissance. Le réel, la chose réelle, ne peut donc être aperçu sous tous ses angles au même instant. Ainsi donc,

l'objet peut ne pas exister en soi, mais la conscience est donnée à elle-même dans une évidence quasiment absolue. C'est par l'intentionnalité que la conscience est alors en mesure d'appréhender le réel, nous dit Husserl (3), rajoutant qu'elle est le fondement apodictique d'une philosophie universelle en faisant d'elle le critère du réel par excellence. Néanmoins, lorsque je dessine ou peins une pomme, intentionnellement le plus parfaitement possible, elle ne sera jamais réelle sur la feuille puisque je n'en donnerai qu'un aspect parmi d'autres. Il manquera le goût, le parfum, le volume, la couleur vraie, les reflets vrais, mais elle peut s'être néanmoins d'un réel d'être nommée, au-delà de l'apparence donnée par le résultat dessiné ou peint.

Au-delà de sa nomination, le réel est fixé selon les époques et les cultures. À chaque époque, un modèle est très prégnant. Ainsi Platon marque les époques jusqu'à nos jours donnant une vérité spécifique au réel. C'est probablement ce que Nietzsche (4) exprime quand il nous dit que «Dieu est mort ; mais telle est la nature des hommes que, des millénaires durant peut-être, il y aura des cavernes où l'on montrera encore son ombre».

Si le corps est à la fois partie et critère du réel, les critères du réel dépendent de notre propre point de vue sur les choses qui nous entourent. L'homme range le chaos du monde dans des cases et le langage est le lien par lequel l'homme s'accorde pour classifier, ranger, simplifier, hiérarchiser, dans le but d'avoir une vision globale de ce chaos extérieur à lui (sinon le sien propre !) et s'approcher ainsi d'une vérité qu'il voudrait absolue. Ainsi, nous pourrions dire que l'imprécision et la multiplicité des impressions des sens sont en quelque sorte faites logique, grâce au langage qui permet d'établir des critères du réel, ce réel qui ramène à l'imaginaire selon les sensations du corps. Le langage est le critère commun, voire universel, d'un réel qui, lui, est toujours individuel, personnel. Or toute représentation du réel est faussée du fait qu'elle implique un choix subjectif. Tout devient la représentation d'un réel qui ne peut s'appréhender, tandis que le langage est le réel en tant qu'il est repris par des signes qui servent la nomination. Cela pourrait alors nous entraîner à dire que le réel ne peut qu'échapper en dehors de son appréhension par l'existence de codes qui le font exister. Le langage serait donc le critère commun d'un réel toujours individuel. Il en est aussi du langage comme critère d'appréhension du réel dans la psychanalyse qui, lui, ne peut se qualifier par l'individu : le réel est ce qui échappe et ne peut passer que par un langage spécifique qui est celui de la libre association, dans l'expérience analytique. L'interprétation devient alors le «défaire» de langage, tout autant que le des faire du langage, dans le sens de re-codage, à travers les signifiants qui, partant d'un dit du semblant, va donner autre chose en terme de signifiant, dans l'entre-deux - ou l'entre d'eux-, espace vide d'une vérité qui s'échappe pour mener ou ra-mener toujours au manque, au désir.

Du latin *veritas*, «la vérité, le vrai, la réalité» dérivé de *verus*, «vrai, véritable, réel». La vérité aurait tendance à faire jugement que ce qui est vrai est ce qui est réel. Prenons cette chaise que nous

voyons, elle est réelle, mais comment pourrions-nous dire qu'elle est vraie ou fausse ? Reconnaître l'existence d'un objet fait-il qu'il soit vrai ou faux, et selon quel critère ? Ainsi donc, cette simple assertion ne peut que nous renvoyer de nouveau simplement au réel qui échappe et qu'il n'est pas possible de saisir non plus pour en constituer, construire ou structurer une vérité. Ainsi donc, comment pourrait-il être vérité, d'une vérité qui, elle-même, reste dépendante de nos représentations sur l'environnement, issues de l'imaginaire, se voulant donner valeur de vrai ou de faux selon le point de vue où l'on se place ?

Chez les Grecs et dans la tradition scolastique, la vérité est ontologique dans le sens où elle dénote la conformité d'un être avec la pensée. Peut-on se satisfaire de l'idée qu'existe La Vérité ? Ou bien pourrait-on avancer, au vu des innombrables définitions philosophiques et scientifiques et selon les différentes époques, que la Vérité ne peut être universelle ou absolue, mais plutôt que là aussi il y aurait des Vérités qui, au même titre que le réel ou la réalité, s'offrirait à être dite selon les critères sur lesquelles celui qui en dit s'appuie, étaye son discours, à tel moment donné avec tels autres critères ?

Un réalisme naïf nous donne la réalité comme une représentation ou une copie de la réalité qui serait vraie si elle est fidèle à son modèle. Mais pour que la réalité nous soit donnée, il faut qu'elle nous apparaisse, or en apparaissant elle ne peut être la réalité directement, mais seulement une représentation de la réalité. Les représentations de la réalité ne peuvent jamais se comparer à la réalité elle-même, mais seulement à d'autres représentations de la réalité. Contrairement à cette pensée, Kant nous donne pour exemple de la réalité un témoin supposé très fiable auquel on ferait appel devant un tribunal, sans que personne n'ait jamais vu ce témoin en question, et sans que ledit témoin puisse venir en personne à la barre pour donner son témoignage. De plus, il n'est possible de comparer que ce qui est comparable. Ainsi nous pouvons comparer deux feuilles, mais comment comparer une feuille et un marteau ? Ainsi donc, comment pourrions-nous comparer nos représentations de la réalité et la réalité, si tant est que nous puissions y avoir accès ? Le réalisme naïf enferme la réflexion avec l'idée que chaque individu peut établir pour soi la comparaison et cela conduit ainsi au relativisme subjectif et au scepticisme.

Ne pourrait-on pas alors dire, dans le faire acte de penser, que la vérité prend la couleur de celui qui en dit ou qui en parle pour en dire sur le vrai et/ou le faux ? Par ailleurs, depuis toujours, il a été posé l'affirmation que la vérité est le vrai, mais pourquoi n'aurait-on pas pu poser comme postulat que le faux soit la vérité ? Qu'est-ce qui a conduit l'homme à décider que la vérité est ce qui est vrai et non pas ce qui est faux ? Cette question pourrait nous mener à nous intéresser à la théorie originale de Nietzsche de la vérité : «La vérité est une espèce d'erreur sans laquelle l'être vivant ne saurait vivre» (6).

Tout ce qui a rapport à l'Homme n'est-il pas soumis à une certaine subjectivité que la réalité de l'individu nous offre à penser ? Peut-être que Kant nous montre le contraire, selon les critères de la logique formelle, disant que la connaissance est relative au sujet connaissant. Elle consisterait en l'application de formes a priori, c'est-à-dire qui précèdent toute expérience, et qui permettrait de structurer le sujet, de l'organiser, d'en faire une expérience, indépendamment de son contenu et de toute observation du monde. L'esprit, loin de recevoir passivement les choses, leur impose une forme, une loi qui est la sienne (7). Ainsi donc, les formes de la connaissance ne conduisent pas non plus au subjectivisme, mais donnent les conditions sans lesquelles il n'y a pas de vérité possible. Il faut ainsi distinguer la matière des choses connues de la forme que confère à l'esprit cette connaissance.

Parler de la vérité, c'est être du champ ontologique, et dès que l'on aborde l'existence de l'être, on ne peut, entre autres, que l'identifier à celui qui ne s'appartient pas en propre ni ne s'est structuré en une parfaite unité, sinon de la finitude, même s'il s'essaye à y tendre. Alors, il n'est possible que de s'en tenir à un impossible pour lui à saisir la ou une vérité - voire sa vérité -, tandis qu'il ne s'existe que sous le contrôle de l'inconscient. L'Inconscient lui échappe dans sa totalité d'Homme, fort d'une universalité en ce sens. Ou encore lui échappe de par sa propre finitude, de celle qui lui interdit d'appréhender une totalité ou un absolu, et ce, même après l'expérience d'une psychanalyse. Cet Absolu semble ne pouvoir que se référer à un Éternel qui n'est point de l'Homme, même si celui-ci peut néanmoins s'en appartenir, et, cette totalité qui ne répond qu'à une toute-puissance relevant d'un imaginaire qui s'attache ou bien plutôt s'entache de la puissance phallique et donc de la jouissance et non plus alors dans le rapport direct de ce qui fait réel ou même réalité, bien au contraire. La vérité moderne est celle de la vérité scientifique qui a détrôné la vérité religieuse, un dogme remplaçant un autre dogme. En effet, l'esprit scientifique interdit d'avoir une idée sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions qui n'ont pu être validées avec les outils de la science. Effectivement, pour le scientifique, rien ne va de soi, rien n'est donné, tout est construit et prouvé et n'a pas d'existence en dehors de cela. À la raison donnée par les scientifiques donnant comme primat de La Vérité la vérité scientifique, n'y a-t-il pas une faille qui serait tout simplement l'oubli ou le déni de l'être qui, en dehors d'une toute-puissance imaginaire faite du lien in-fini au grand Autre, ne peut, de par sa finitude, atteindre à cette connaissance raisonnée dans une totalité ni un absolu, ne permettant donc pas d'en rester à cette pensée unique, vérité unique...

- (1) *L'allégorie de la Caverne*, livre VII de la *République*, Platon. Pour lui, il faut tourner le dos à la réalité pour saisir le réel. C'est alors l'existence stable du Bien en soi qui constitue pour lui l'unique critère du réel en tant qu'expression du divin vers laquelle l'Homme doit s'efforcer de tendre.
- (2) *Méditations*, Descartes.
- (3) *Les Méditations cartésiennes*, Husserl.
- (4) *Le Gai Savoir*, Nietzsche.
- (5) Frege, philosophe et logicien du début du XXe siècle.
- (6) Pourquoi la vérité fait-elle l'objet de notre préférence et, plus encore, de notre vénération ? Cette question permet à Nietzsche d'affirmer que la vérité est une valeur.
- (7) Le temps et l'espace ne sont pas des propriétés du monde, mais des formes de la sensibilité. De même pour la cause et l'effet, la causalité étant l'une des douze catégories de l'entendement. Tel est le sens de la *révolution copernicienne* opérée par Kant : la connaissance ne se fonde plus dans l'objet, mais dans le sujet.